



Pourquoi j'aime les cuirassiers

Par Georges BRUYERES.

Vois-tu, petit, me disait souvent le père Balland en me prenant sur ses genoux, il n'y a rien de beau sur terre comme un régiment de cavalerie ! C'est cent fois plus beau que M. le curé lorsqu'il met son manteau d'or et mille fois plus brillant que le soleil. Et ça tape et ça flamboie !

C'est vraiment superbe ! Et en me répétant cela, chaque fois un éclair brillait dans sa prunelle, tandis qu'une larme venait mouiller la paupière du vieux soldat et glissait jusqu'à la rude moustache grise où elle disparaissait dans la touffe épaisse.

Le père Balland était un vieil officier en réforme. Il avait servi dans les grenadiers du grand Empereur, puis avait quitté le service comme « brigand de la Loire », avec le grade de lieutenant ou de capitaine - je n'ai jamais bien su au juste - dans un régiment d'infanterie ; lui qui adorait les cavaliers !

A l'époque où je l'ai connu, vers 183., c'était un grand vieillard, solide et droit encore, propre comme un sou, avec un long nez crochu qui retombait sur une grosse moustache à poils grisonnants. Mais ce qu'il avait de particulier, et nous inspirait, à nous autres, gamins du pays, un profond respect, c'est qu'il avait conservé la culotte de l'ancien temps, avec les bas noirs et les souliers à boucle, et surtout une queue, une longue queue bien soignée, bien tressée, qui graissait le col de son habit et avec laquelle nous nous osions jouer, malgré l'indulgence du bonhomme. Cela nous en imposait !

Le père Balland était, en dépit de son air de vieux grognard, très bon, presque caressant. Toujours il tirait d'un petit sac quelque morceau de *quiche* ou quelque *curvohet* que nous nous disputions à grands cris. Il aimait à causer avec nous, à nous faire jaser comme des pies sur nos rêves d'avenir et aussi, comme tout vieux soldat, à nous conter ses récits de combats, toujours les mêmes, toujours nouveaux pour nous qui l'écoutions avidement, tant il y mettait de feu. C'est qu'il en avait vu de ces batailles, le vieux brave homme ! Sa première blessure datait de Jemmapes, et il était allé recevoir la dernière à Waterloo, en passant par Rivoli, Iéna, Wagram, la Moskova et Montmirail.

A force de le voir chaque jour sous les arbres de la petite place de B..., arpenter la promenade autour du bassin que couronne la statue de

Neptune, nous n'avions plus peur de sa grosse voix, qui nous effrayait tant jadis, et peu à peu il était devenu le confident de nos grands chagrins et de nos joies.

Un matin qu'on m'avait mené à Épinal, je vis, sur le Cours, passer un escadron de cuirassiers. Ils étaient là, droits, immobiles sur leurs robustes montures, avec leur haute taille, leur casque à haut cimier, à longue crinière, la cuirasse bombée, lisse, brillante, où miroitait le soleil levant. Toutes les filles du pays, comme des alouettes curieuses, allaient se faire prendre à ce clair scintillement d'acier. Moi aussi je ne me lassais pas de les admirer, j'étais en extase, et le défilé fini, je ne voulus pas regagner notre petite ville de B..., sans emporter de chez Pellerin une belle image où les pantalons rouges, les cuirasses bleues, les chevaux noirs, vivement enluminés, retraçaient à mes yeux ravis les magnifiques soldats.

Ma première visite, on le pense, fut pour le capitaine Balland ; je le trouvai, causant avec le père L..., qui avait été sous-préfet à Saint-Dié, du temps de Bonaparte, et avec lequel ils parlaient souvent de « l'autre », comme ils disaient.

J'arrivai, tout fier, étalant mon image, et racontant, avec force détails, le passage des cuirassiers et le grand effet qu'ils m'avaient produit. Les deux vieillards m'écoutaient souriants, sans m'interrompre, s'amusant de mon juvénile enthousiasme. « Le petit sera soldat ; il promet », dit en me tapant sur la joue le père L..., et le capitaine Balland reprit : « J'en ferai un cuirassier ».

« Clampin », ajouta-t-il - c'était son nom d'amitié - tu les as trouvés bien beaux, nos cuirassiers, dans leur calme et martiale allure, avec leurs grands chevaux que zèbrent les lignes rouges des pantalons. Mais tu n'as rien vu ! Il faut les voir, au fort d'une bataille, charger, impassibles sous les balles, et mourir sans un mot, sans une plainte. J'ai vu ça, moi, oui je l'ai vu, murmura-t-il tristement, et rien n'est plus horrible et plus beau ! Non vrai, on dirait des dieux de la guerre, chevauchant tout à coup fougueux dans la mêlée.

« Écoute, dit-il en me prenant la main, c'est à ma dernière affaire, à Waterloo. La division Donzelot, du corps Drouet d'Erlon, dont mon régiment faisait partie, se battait obstinément, mais en vain contre les murs d'une grande ferme, au bas d'une route, qu'on appelle la Haie-Sainte. Depuis deux heures nous luttions, noirs de poudre, les vêtements sanglants et en lambeaux, tout égratignés de nos efforts pour escalader ce mur du diable, derrière lequel des Hanovriens, des Anglais, nous visaient à coup sûr. « Le grand Rougeaud » lui-même, comme nous appelions le maréchal Ney, était allé faire hacher ses broderies inutilement, sans avancer d'un pas. A la fin, des camarades de la division Durutte venant à notre secours, on emporta le bâtiment de gauche, puis le reste, jusqu'au jardin, où la résistance se prolongea encore. Vers trois heures, un biscaïen me cassa la jambe droite ; je tombai comme une masse et l'on me porta dans un champ d'avoine tout vert qui bordait la ferme. Là, on m'adossa comme on put, on pansa ma blessure, puis on me laissa.

J'étais là depuis une demi-heure environ. Le bruit d'enfer continuait sans cesse ; mais plus en avant, la ferme étant prise. La fusillade crépitait

dru ; tandis que les ronflements sonores du canon partaient devant et derrière moi, des lignes anglaises ou du cabaret de la Belle-Alliance où étaient braquées les batteries de la garde, sous les yeux même de Napoléon et de Drouot.

Tout à coup un grand mouvement se fit. Je vis onduler les lignes d'infanterie déployées devant moi qui appuyèrent sur leur droite. Au même instant, j'aperçus le général Milhaud, l'épée au poing, son chapeau de travers, suivi de ses aides de camp ; il passa tout contre moi au trot, inspectant le terrain. C'est lui qui m'avait nommé sergent à la reprise des lignes de Wissembourg ; il était alors représentant du peuple ou conventionnel. Je le reconnus de suite, bien que je l'eusse à peine revu pendant ces vingt années.

En face de lui, les Anglais en grandes lignes rouges étagées sur un coteau assez escarpé se détachaient avec netteté, bien campés, bien assis, le fusil au poing. Quand le vent balayait les flocons de fumée, on les voyait, dociles aux commandements, reformer leurs rangs après chaque décharge. En arrière, le gros clocher trapu et ventru de Waterloo, semblable à une gourde et la flèche élançée de Chapelle-Saint-Lambert, jalonnaient l'horizon.

Quand Milhaud eut bien examiné la position, il se tourna à demi et leva son sabre. A ce signe s'ébranlèrent huit régiments de cuirassiers tenus en réserve derrière les hauts blés verts. Le sol trembla ; un roulement infernal, semblable au tonnerre, couvrit alors la grande voix du canon.

Les escadrons passèrent comme une vision fantastique, sabre haut, dans un cliquetis d'acier et des hennissements de chevaux. Je les vis s'abattre comme une trombe sur les Anglais ; puis s'acharner sur des dragons d'Écosse, tout rouges sur de beaux chevaux gris. Ça dura dix minutes. Après, la place était nette. Les cuirassiers revinrent, riant comme des fous, essuyant leurs longs sabres ruisselants de sang. En passant devant moi, ils me dirent : « Hein, nous les avons joliment ramenés ! » Ils étaient heureux comme des enfants à leur premier jouet.

Tout à coup, je vis un aide de camp de Ney partir au galop vers l'escorte de Napoléon qu'on apercevait en haut d'un monticule. Presque aussitôt les cuirassiers de Kellermann, les lanciers de Jacquinet, les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes, qui étaient massés sur la droite, commencèrent à s'ébranler, tandis que Milhaud reformait ses escadrons.

On eut dit une longue tache d'huile qui s'épandait lentement jusqu'au bas du plateau, avec les reflets rouges des uniformes, les flamboiements de fer des sabres et les clapotements gais des petites flammes blanches et rouges de nos lanciers. Les cuirassiers, en tête de colonne, s'arrêtèrent presque à ma hauteur. Ils resplendissaient d'une joie féroce. J'en voyais qui tiraient leurs moustaches d'un air vainqueur ; d'autres dont le rire cruel découvrait les dents blanches, des dents de jeune chien, pointues, prêtes à dévorer.

C'était le 3^e cuirassiers qui se trouvait le plus près de moi. Je cherchais dans les rangs une figure de connaissance, lorsque je m'entendis appeler et je vis un capitaine s'avancer vers moi et se pencher sur le col de

son cheval pour me serrer la main. C'était le grand Chanzy, d'Épinal¹. Nous étions partis ensemble en 1792 ; sa haute stature le fit verser dans la cavalerie où il était devenu très vite capitaine. Bien que séparés, nous étions restés bons camarades, nous retrouvant entre deux batailles. Ce jour-là, je ne l'avais jamais vu aussi furieux et aussi gai tout à la fois. Son oeil gris jetait des flammes ; ses lèvres, entr'ouvertes par un mauvais sourire, semblaient se poulécher d'avance du sang allemand ou anglais qu'il allait répandre et il effilait du doigt la pointe de son épée d'un air peu rassurant. « Ils t'ont détérioré, mon vieux, me dit-il en grognant ; c'est bon ; nous allons leur revaloir ça ! » et il faisait claper sa langue, d'un air content, comme lorsque autrefois nous buvions un verre du bon petit vin de Pagny, chez ma vieille tante, la mère Balland, à Saint-Jean-du-Marché. « Tâche de te conserver, lui répondis-je ; nous sommes bien rares maintenant de ceux qui partirent avec nous de nos petits villages de Lorraine. Te souviens-tu ? Dire qu'il y a vingt-trois ans de cela ! Comme on vieillit ! Ah ! la belle bande que nous étions ! Je n'oublierai jamais la mine effarée du père Valentin quand nous arrivâmes une trentaine, au district, lui déclarer que nous volions au secours de la patrie en danger. Le cher homme n'en croyait pas ses yeux !

Il y avait le grand Choné, d'Arracourt, devenu officier comme toi dans les cuirassiers ; le gros Chassel, de Bruyères, passé, dès qu'il le put, dans le train des équipages ; mon cousin Valentin, dont la tête dépassait si fort les nôtres qu'un boulet la lui emporta dès le début de la bataille de Wagram ; Litaize, de Champdray, Henrion de Verzeville, qui fut tué au passage de la Sambre, sous les yeux de Saint-Just ; le petit Villemin, un paysan finaud de Viménil, qui nous lâcha pour filer dans les hussards où il gagna en peu de temps l'épaulette de sous-lieutenant ; il est maintenant officier d'ordonnance du maréchal Davoust ; Simon, Cuny, Demangeon, Félix, le bon Claudel, Jacquot, de la Bourgonce, Mathieu, de Tendon, et bien d'autres, rentrés maintenant au pays, ou semés un peu partout sur les champs de bataille.

Si nous nous étions vus, comme je suis en ce moment, au bord d'un grand chemin et perdant mon sang, ça aurait peut-être rafraîchi notre belle ardeur ».

« Bah ! laisse donc, me répliqua-t-il ; nous aurions filé quand même, comme des mésanges, en sifflant la Marseillaise, fiers de mourir pour la République une et indivisible ! »

La trompette sonnait la charge coupa net l'entretien et nous nous embrassâmes, convaincus que nous ne devions pas nous revoir. Les longues files de cuirassiers s'ébranlèrent lourdement ; Chanzy me fit un dernier adieu de son sabre, puis disparut dans un galop furieux. A peine lancés, j'aperçus leur colonel Lacroix, un grand vieux, tout sec, battre l'air de ses mains et dégringoler de cheval : un boulet lui avait ouvert le ventre. La charge passa sur lui. Semblables aux cavaliers fantastiques des ballades allemandes, nos cuirassiers avaient quelque chose de surhumain. Le silence s'était fait, d'instinct, sur tout le champ de bataille et chacun contemplait leur masse énorme serpentant dans la plaine.

¹ C'était le père de l'illustre général Chanzy, que la mort a trop tôt enlevé.

Alignés d'abord comme à la parade, les rangs flottèrent bientôt, mais sans désordre. Sous le galop pesant des chevaux, les récoltes, vertes encore, ployaient écrasées ; les blés, seigles et orges foulés, rentraient dans un sol gras, détrempe par les pluies de la nuit. Obus et balles pleuvaient alentour, fauchant les hommes, éventrant les chevaux.

Malgré tout, la charge allait, allait toujours, tandis que l'incessante fanfare des trompettes rythmait ce galop funèbre où dix mille centaures, bardés de fer, se ruiaient sur d'impassibles colosses. Ceux-ci, rangés en bon ordre au bord du plateau, paraissaient, avec leurs tuniques rouges, comme une ample moisson de coquelicots.

Allongés sur le cou de leurs coursiers, la pointe du sabre en avant, les cuirassiers passèrent comme un tourbillon, jetant des cris de *vive l'Empereur !* tellement stridents qu'ils dominaient tous les bruits. Je les vis escalader les pentes couronnées par les batteries anglaises ; un moment, ils disparurent comme enfoncés brusquement en terre, puis surgirent de nouveau, debout sur les étriers, la lame rouge, les chevaux fumants. On ne voyait que leurs bras s'allonger ou s'abattre. Le canon s'était tu, les pièces étant en leur pouvoir. Il n'y avait plus qu'eux qui frappaient avec une fureur sauvage ; autour d'eux, la foule des habits rouges tourbillonnait ; ils allaient, venaient, terribles ; Ney au milieu d'eux, sans chapeau, un tronçon d'épée à la main, ruisselant de sueur et du sang de ses chevaux, car il n'avait pas une blessure, semblait plus grand d'une coudée que tous ces géants.

A cet instant, je perdis connaissance, tant mon sang coulait en abondance. Quand je revins à moi, un silence lugubre planait sur ce vallon, tout à l'heure si plein d'un fracas étourdissant. J'étais étendu sur de la paille, dans une vaste grange, où des ombres, portant des lanternes, allaient et venaient. Des cris déchirants s'élevaient parfois, puis des plaintes sourdes ; c'était quelque blessé qu'on amputait. Mon tour vint bientôt, et ma jambe allait y passer ; on me coucha de force sur la table tout imbibée de sang. Heureusement, je reconnus le chirurgien ; c'était le grand Miche, le fils de notre voisin le menuisier, qui tenait le couteau. Il me reconnut, lui aussi, et, sur ma prière, on me jeta dans un coin pour m'y laisser mourir en paix. Un grand cuirassier, le visage en sang, soutenant de la main gauche son bras droit brisé, me remplaça sur cet étal de boucher d'un nouveau genre. J'entendis la scie grincer dans ses os ; c'était si horrible que de nouveau je m'évanouis avec la vision funèbre de la mort du dernier cuirassier.

*
* *

Comme c'est loin tout cela pourtant ! Le père Balland repose depuis longtemps à l'ombre de l'humble clocher du village. J'ai vu depuis bien des batailles et bien des charges de cavalerie aussi terribles que celles qu'il décrivait ; et maintenant que, vieux et solitaire, je m'achemine à mon tour vers la tombe, je repense à l'enthousiasme du vieux troupiier, une larme tremble entre mes cils, et je revois par la pensée, dans le nuage du

souvenir, voler à la mort, comme de sanglants fantômes, les escadrons colosses de Milhaud et de Valmy.

C'est pourquoi j'aime et j'aimerai toujours nos cuirassiers !

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges* 1886,
par Léon LOUIS,
p. 19-25.